

Liberté

Salue Zarathoustra

Françoise Sullivan

Danses

Volume 43, numéro 4, novembre 2001

URI : id.erudit.org/iderudit/32937ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sullivan, F. (2001). Salue Zarathoustra. *Liberté*, 43(4), 164–167.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Salue Zarathoustra

Françoise Sullivan

J'ai toujours cru que l'on dansait avec les étoiles. Que le corps, détaché de ses activités ordinaires, s'élançait dans l'espace et le dessinait dans un chassé-croisé de mouvements, qu'alors la tension entre corps et esprit s'élevait et que devenait possible l'entrée dans une dimension autre qui est celle qui gît au fond de nous. Heureux moments de grâce qui fleurissent à toutes les époques. Pourtant la nôtre, dans sa grande complexité, laisse surtout entrevoir des signes de malaise, alors que le plaisir et le bien-être se laissent moins facilement sentir dans la danse.

La danse actuelle suit un courant initié dans les arts visuels qui favorise la déconstruction de toutes les idéologies. On flirte avec le divertissement, avec la mode. On encourage la nouveauté ; on met la nouveauté de l'avant pour elle-même. L'anti-danse et les non-danseurs font fureur. La confusion règne : œuvres faibles ou de qualité douteuse et œuvres magnifiques se côtoient souvent sur

les mêmes scènes. Des spectateurs, même avertis, ne savent plus comment apprécier ou évaluer des œuvres pauvres, mais sur lesquelles l'attention est dirigée du seul fait qu'elles remettent l'art en question. L'expérimentation peut enrichir le vocabulaire chorégraphique si elle est conduite avec sensibilité, mais si on se contente d'adopter des clichés, on ne fait que répéter ce que les autres ont fait.

Il devient fastidieux de voir l'exploration des limites exercée dans le seul but de perturber l'existence de la danse et celle de l'art en général. La démocratisation de l'accès à la culture et aux arts favorise l'émergence de nouveaux aspirants qui voient en l'art la possibilité de faire carrière plutôt qu'une nécessité première, exigeante et englobante. Saisissant les trucs et astuces du métier, ils s'improvisent artistes. Et alors, ils réalisent que le plus important facteur de succès dans le monde du marché de l'art est le scandale. Ainsi, les vraies raisons d'être de l'œuvre d'art se voient usurpées par des plaisantins. Parmi eux règne une suprême illusion : l'art serait l'affaire de tout le monde. Oublie-t-on que pour faire de l'art, il faut d'abord aimer cela ? Qu'il est préférable d'avoir certaines dispositions artistiques ? Une certaine disposition d'esprit ? Affaire des artistes, non des carriéristes.

Le gribouillage souvent d'une laideur recherchée et agressive que l'on voit trop souvent sur scène témoigne du cynisme avec lequel le même questionnement est toujours repris. Accepté et approuvé à la légère par un certain public, ce questionnement postule la dissolution de l'art-dans-la-vie et l'environnement comme art. Il n'est pas étranger aux prophéties apocalyptiques qui proclament la

fin de ceci ou de cela et prévoient dans la dissolution de l'art le début de la fin. Cela pourrait être interprété comme les symptômes d'une crise plus large qui toucherait à une histoire politique et actuelle pour le moins inquiétante.

La perte de la foi en la capacité de l'art de combler, de guérir, de traverser le temps est accompagnée de l'oubli des grandes fonctions de l'art, issu des magies primitives. Mais le plus déconcertant, c'est la dissolution de l'art dans la trivialité. Il serait peut-être temps de repenser les limites de la danse actuelle et de réévaluer les connaissances intuitives, intellectuelles et émotionnelles présentes dans les composantes d'une œuvre d'art. Serait-il fou de croire que l'esthétique puisse encore susciter quelque intérêt ? Et que le jeu d'échec duchampien tel que récupéré par le marché de l'art soit dépassé ?

Par bonheur, il existe aussi des artistes qui suivent d'autres trajectoires dans l'exercice de leur art. Ils savent construire des œuvres dont la forme s'accorde avec notre temps. Leur pratique s'insère avec naturel dans notre culture en mouvement. Engagés dans l'élaboration d'une œuvre personnelle, ils conçoivent la danse dans une relation intime avec le monde. Par leur langage chorégraphique particulier, ils ou elles dévoilent la danse dans toute sa clarté, sa mouvance et sa plénitude. Et s'ils énoncent des idées nouvelles, elles sont toujours profondément ressenties. Ces chorégraphes authentiques ont le mérite d'apporter de la lumière dans un monde où règne la confusion. C'est à ceux-là qu'il faut rendre hommage. Leur foi est un baume, leur générosité surpasse les froides notions intellectuelles souvent défendues par ceux qui échouent.

Jusqu'ou l'art peut-il aller ? Quelle non-question. La véritable nature de l'art, comme les moyens pour l'atteindre, réside dans la conscience cosmique. La réelle beauté de la danse réside dans la sensation d'être ; être dans son centre, être dans le mouvement ; pour soi, à deux ; à trois ; à plusieurs ; être dans le flux du monde.

Et Zarathoustra leva un pied et se mit à danser.